



Nadia Eghbal

## Sur quoi reposent nos infrastructures numériques ? Le travail invisible des faiseurs du web

OpenEdition Press

---

# Avant-propos

---

DOI : 10.4000/books.oep.1807  
Éditeur : OpenEdition Press, Framabook  
Lieu d'édition : OpenEdition Press,  
Framabook  
Année d'édition : 2017  
Collection : Encyclopédie numérique  
ISBN électronique : 9782821894938



<http://books.openedition.org>

### Référence électronique

EGHBAL, Nadia. *Avant-propos* In : *Sur quoi reposent nos infrastructures numériques ? Le travail invisible des faiseurs du web* [en ligne]. Marseille : OpenEdition Press, 2017 (généré le 26 octobre 2017).  
Disponible sur Internet : <<http://books.openedition.org/oep/1807>>. ISBN : 9782821894938. DOI : 10.4000/books.oep.1807.

---

# AVANT-PROPOS

Le problème exposé dans cet ouvrage m'est apparu sur une intuition. Pour avoir travaillé dans des *startups* puis dans des sociétés de capital-risque, j'ai pu constater que des sommes d'argent considérables affluaient dans les entreprises de logiciel. Par ailleurs, en tant que développeuse logiciel amateur, j'étais bien consciente que je n'aurais rien pu produire toute seule. J'utilisais du code gratuit et public (plus connu sous le nom de *code open source*) dont j'assemblais des éléments afin de répondre à des objectifs personnels ou commerciaux. Et franchement, les personnes impliquées dans ces projets avaient, quel que soit leur rôle, fait le plus gros du travail.

Cette observation m'a trotté dans la tête pendant plusieurs années, tandis que j'assistais à l'explosion à droite et à gauche des *bootcamps*<sup>1</sup> où étaient diplômés de nouveaux développeurs de logiciels et que je voyais des *startups* lever plusieurs dizaines de millions de dollars pour vendre des produits qui tournaient sans doute avec plus de code libre que de code propriétaire. Comme j'avais travaillé auparavant dans des associations à but non lucratif, les biens publics et les défis qui leur sont associés me vinrent immédiatement à l'esprit. Pourtant, ce vocabulaire était étrangement absent du langage de mes pairs dans le monde du logiciel.

Après avoir quitté l'an dernier mon travail dans une entreprise de capital-risque, je me suis mis en tête d'étudier ce paradoxe auquel je ne cessais de penser : il existe de précieux logiciels qui ne peuvent pas s'appuyer sur des modèles commerciaux et qui manquent d'aides des pouvoirs publics, quelles qu'elles soient.

C'est plutôt amusant, mais le code *open source* ne figurait pas sur ma liste initiale. Comme mes collègues, j'avais supposé, à tort, que c'était l'exemple même de ressources logicielles à la

1. Un *bootcamp* est une formation accélérée au métier de développeur informatique. À l'origine, le terme désignait les camps d'entraînement des Marines américains.

disposition du public qui bénéficiaient d'un fort soutien. Lorsque j'ai mentionné l'*open source* à mes amis et mentors, ils m'ont aimablement dissuadée de poursuivre mes recherches dans ce domaine, puis incitée à trouver plutôt d'autres exemples de domaines qui avaient vraiment besoin d'aide.

Pourtant, je suis tombée sur un certain nombre de projets *open source* qui mettaient à mal ces préjugés. Il s'est avéré que maintenir les projets dans la durée était un problème connu dans le monde des contributeurs de l'*open source*. Plus je creusais la question et plus je découvrais des billets de blog, des articles et des forums de discussion qui abordaient la tension et l'épuisement éprouvés par ceux qui maintiennent les projets *open source*. Tous mes contacts m'indiquaient une autre personne à joindre et, sans m'en apercevoir, j'ai récolté un nombre incroyable de témoignages à ce sujet.

Je me suis rendu compte que j'avais découvert un problème certes « bien connu » des producteurs (les contributeurs de l'*open source*), mais dont les consommateurs (les entreprises de logiciels et les autres utilisateurs de code *open source*) n'avaient apparemment aucune idée. Cette anomalie m'a incitée à me pencher sur la question.

Par ailleurs, il semble que le milieu de l'*open source* soit lui-même en train d'évoluer, voire de bifurquer. J'ai eu des conversations très diverses avec des interlocuteurs multigénérationnels, tous contributeurs *open source*. Ils semblaient avoir des philosophies et des valeurs divergentes, au point de donner l'impression de ne pas utiliser le même vocabulaire. J'ai appris que dans les trois à cinq dernières années, la production ainsi que la demande dans le monde de l'*open source* avaient explosé grâce à l'amélioration des outils pour les développeurs et à celle de l'organisation du travail. Les contributeurs de l'*open source* d'aujourd'hui sont très différents de ceux d'il y a dix ans, sans parler de ceux d'il y a trente ans. Or ces générations ne communiquent pas entre elles, ce qui rend difficile toute conversation productive sur la maintenance pérenne des logiciels.

Au hasard d'une conversation avec Ethan Zuckerman, du MIT<sup>2</sup> Center for Civic Media<sup>3</sup>, j'ai eu l'occasion de partager plus largement mes découvertes.

Bien que ne sachant pas exactement ce qu'il y avait derrière ni si j'employais le vocabulaire adéquat, j'ai décrit à Ethan le problème dont je m'étais rendu compte et il a eu la gentillesse de me mettre en contact avec Jenny Toomey de la Fondation Ford. Jenny m'a suggéré de rassembler les résultats de mes recherches dans un rapport. Au fur et à mesure de sa rédaction a émergé cet ouvrage sur notre société numérique moderne, et sur l'infrastructure cachée qui la sous-tend.

Le présent livre n'aurait jamais vu le jour si Ethan et Jenny n'avaient pas donné sa chance à une idée tout juste ébauchée qui désormais, grâce au travail d'écriture, s'est transformée en quelque chose de construit. Je les remercie chaleureusement d'avoir fait confiance à leur intuition. Je suis aussi reconnaissante envers Michael Brennan et Lori McGlinchey pour leurs conseils, leur regard, et leur enthousiasme au cours de la relecture. Enfin, et c'est sans doute le plus important, j'ai une dette envers toutes les personnes qui travaillent dans l'*open source* et qui ont rendu leur histoire publique pour que des gens comme moi puissent la lire – et particulièrement ceux qui ont pris de leur temps malgré un agenda chargé pour me divertir au détour d'une conversation ou d'un courriel. Cet ouvrage est un concentré de leur sagesse et non de la mienne. Je suis aussi particulièrement reconnaissante envers Russel Keith-Magee, Eric Holscher, Jan Lehnardt, Audrey Petrov et Mikeal Rogers pour les conversations que j'ai pu avoir avec eux. Ils continuent à m'inspirer par leur patience et leur dévouement à l'égard du travail *open source*.

Merci d'avoir été aussi attentionnés.

2. Le Massachusetts Institute of Technology (MIT), en français Institut de technologie du Massachusetts, est un institut de recherche et une université américaine, spécialisée dans les domaines de la science et de la technologie. Située à Cambridge, dans le Massachusetts, à proximité immédiate de Boston, au nord-est des États-Unis, elle est souvent considérée au XXI<sup>e</sup> siècle comme une des meilleures universités mondiales en sciences et en technologie (source Wikipédia).

3. Le Center for Civic Media est un laboratoire du MIT, « travaillant main dans la main avec différentes communautés pour créer, concevoir, déployer et évaluer collaborativement des outils et des pratiques de communication » (voir la page « À propos » sur [civic.mit.edu](http://civic.mit.edu)).